

Geneviève Fabry

Geneviève Fabry est professeur à l'U.C.L.

Argentine

La « guerre sale » dans la littérature

La problématique de la mémoire de la « guerra sucia », la guerre sale, est d'une actualité brûlante en Argentine : après une décennie marquée par les lois d'amnistie votées sous la présidence de Carlos Menem, le Parlement argentin vient de voter, en aout 2003, une révision de ces lois. Un survol de la production littéraire contemporaine et surtout postérieure à la dictature permet de montrer comment la littérature a anticipé l'expression des enjeux et des tensions sous-jacents au travail de la mémoire dans le champ social. L'œuvre du grand romancier Juan José Saer est à cet égard tout à fait significative.

« Quand nous oublions, c'est que nous avons perdu, sans aucun doute, moins la mémoire que le désir. »

(J. J. Saer, *L'ancêtre*)

OUBLI ET MÉMOIRE

Selon le *Petit Robert*, les mots « amnésie » et « amnistie » ont la même origine : tous deux ont partie liée avec l'oubli. Mais tandis que l'un désigne une amputation grave de la mémoire individuelle, l'autre se réfère à une mesure collective et volontaire qui vise la restauration d'un ordre public. La consultation du dictionnaire réserve un autre enseignement : à l'article

« amnistie », se trouvent non seulement des indications étymologiques, mais encore une citation de Victor Hugo qui éclaire ce qui est sous-jacent à cet oubli collectif et volontaire : « La guerre civile est une faute. Sur une vaste faute, il faut un vaste oubli, l'amnistie. » Appliquée à la situation argentine, cette sentence hugolienne est lourde de questions non résolues : quelle guerre l'Argentine a-t-elle vécue entre 1973¹ et 1983 ? Quels sont ceux qui ont décidé que l'oubli était plus curatif que la mémoire, et pourquoi ?

Ces questions demandent sans doute, avant toute autre considération, un petit rappel des faits. Le début des années septante voit l'Argentine s'enfoncer dans une situation politique et sociale de plus en plus tendue, marquée par l'émergence de forces révolutionnaires et contre-révolutionnaires. En 1976, un coup d'État amène l'armée au pouvoir, elle y restera jusqu'en 1983. Pendant cette période, les forces armées vont mener campagne contre les mouvements dits « subversifs » au cours de ce qu'elles vont appeler la « guerra sucia » (la guerre sale), notion qui décrivait les tactiques terroristes de la guérilla — bombardements, séquestres et assassinats — et qui, rapidement, va se transformer en une formulation adéquate pour décrire les actes des forces armées qui vont outrepasser les voies légales dans leur effort pour gagner cette guerre à tout prix. « La méthode la plus commune utilisée par les forces armées était celle de faire “disparaître” une personne. [...] Cette situation atteint son point culminant entre 1976 et 1977 » (Corbatta, 23, 24)². Juste avant leur sortie du pouvoir

exécutif, les militaires vont tenter de rendre impossible toute poursuite judiciaire à leur encontre, par la publication d'un *Rapport final sur la lutte antisubversive*, qui justifiait la terreur instaurée dans les années septante, et par un décret d'autoamnistie qu'Alfonsín s'empressera d'annuler lors de son arrivée à la présidence, à la suite d'une élection démocratique, en 1983. Dans la foulée, il crée la Conadep (Comisión nacional sobre desaparición de personas, la Commission nationale sur la disparition de personnes). En 1984, cette commission, dirigée par l'écrivain Ernesto Sábato, publie un rapport accablant (*Nunca más*) : environ 9 000 cas de disparitions de personnes sont recensés et le nombre total présumé de disparus est de 30 000. Sur cette base, un procès est entamé contre les membres des juntes militaires. Ce procès débouche sur la condamnation de plusieurs hauts gradés. Les langues se délient ; une avalanche de plaintes est déposée contre les militaires. Le pouvoir craint désormais les conséquences politiques d'une condamnation massive de l'appareil militaire. En décembre 1986, est promulguée la Loi du point final, qui impose un délai maximal pour l'introduction des plaintes, délai au-delà duquel aucune action ne pourra plus être intentée. Les tensions avec l'armée s'exacerbent : en 1987, Alfonsín doit faire face à un soulèvement qu'il résout au prix d'un compromis. C'est la promulgation de la Loi d'obéissance obligeée, qui limite plus encore la responsabilité des militaires puisque ceux qui ont agi sur ordre de leurs supérieurs sont disculpés. Finalement, il ne

¹ L'année 1973 est celle non seulement du retour de Perón mais aussi de la première action menée par la Triple A (Alliance anticommuniste argentine), organisation paramilitaire auteur de nombreux actes de répression.

² Comme pour toutes les autres citations de textes en espagnol, c'est moi qui traduis.

reste qu'un groupe restreint d'une quarantaine d'officiers, qui seront jugés. Mais dès son arrivée au pouvoir en 1989, Carlos Menem gracie les officiers en cours de jugement et, en 1990, un second décret présidentiel prononce l'amnistie des derniers officiers qui accomplissaient leur peine. Contrairement aux lois précédentes, votées par les assemblées législatives, cette amnistie est une décision individuelle de Carlos Menem, qui ne rencontrera pas de véritable opposition dans cette voie. Fernando Reati résume cette évolution en ces termes: « Si les années septante sont celles de la terreur, les années quatre-vingt et [...] nonante sont celles d'un *conflit* entre une volonté de se souvenir et un effort pour oublier » (Reati 11, c'est moi qui souligne). Cette tension est aujourd'hui d'autant plus vive que l'actuel président argentin, Néstor Kirchner, vient d'obtenir la révision de ces lois d'amnistie: en aout 2003, les lois du « point final » et de « l'obéissance obligeée » ont été annulées par le Parlement.

Cette notion de « conflit » me semble d'autant plus intéressante qu'elle est au cœur de la mémoire telle que je voudrais l'envisager ici. Face à une vision de la mémoire où prédominerait un objet du souvenir à sauvegarder dans sa pureté et sa transparence, je voudrais, avec Vezzetti, considérer la mémoire comme « une *pratique sociale* qui requiert des productions, des instruments et des supports qui permettent une communication avec un passé encore significatif et, surtout, qui rendent possibles des *questions* sur ce passé. Dans la mesure où la mémoire est

pleinement historique et est soumise au conflit et aux luttes de sens, il faut introduire une certaine distance critique qui soit capable de signaler autant les réalisations que les limites et les zones opaques dans la signification sociale de ce passé » (Vezzetti, 86).

Quels sont les principaux axes conflictuels sous-jacents au travail de la mémoire dans le champ social argentin? Sans aucunement prétendre à l'exhaustivité, il me semble que ces axes s'articulent autour de trois nœuds problématiques.

En premier lieu, le problème de l'articulation narrative et communautaire de l'expérience traumatique; ensuite, le problème de la légitimité du discours sur la mémoire et de sa politisation; enfin, le problème de la « juridisation » des expériences liées à la terreur d'État.

Avant de montrer comment ces différents problèmes sont exprimés dans la production littéraire argentine, je voudrais les expliciter brièvement.

Le problème de l'articulation narrative et communautaire de l'expérience traumatique liée à la guerra sucia

À la base, l'expérience traumatique est vécue subjectivement et, dans une certaine mesure, individuellement; elle est de plus durablement marquée par l'impossibilité, relative ou totale, de la verbalisation. Je ne veux pas ici me référer uniquement aux théories sur le traumatisme qui ont mis en évidence, quel que soit le contexte spécifique où elle est subie, le lien entre la force de l'expérience traumatique et son refoulement, son maintien

hors de la sphère de la symbolisation consciente (Jelin, 89). Ce qui pose particulièrement problème en Argentine est que ce refoulement, cette impossibilité d'articuler un discours est aussi un des héritages de la dictature dont les effets commencent seulement à se dissiper. Si l'objectif de la terreur d'État était l'élimination de la « subversion » sous toutes ses formes, cet objectif a été recherché via l'élimination des liens sociaux dans un champ social à la fois vaste et vague qui allait bien au-delà des organisations révolutionnaires proprement dites, déjà quasi démantelées en 1976 (voir Vezzetti et Izaguirre). Ainsi, plus encore peut-être que l'élimination physique de ceux qui étaient ressentis par la junte militaire comme des « subversifs », c'est cette expérience de démantèlement social qui constitue le noyau de ce sentiment de « défaite³ » et, par voie de conséquence, de l'impossibilité pour les victimes de formuler un récit alternatif à celui qui a émergé peu à peu de la transition et qui a abouti à la loi du silence, présentée comme seule garante de la possibilité d'une paix nationale durable.

Le problème de la légitimité du discours sur la mémoire et de sa politisation

Qui est habilité à parler du passé, à lui donner un sens? Durant les années quatre-vingt, tout spécialement, cette question a animé des rapports polémiques entre divers sous-groupes, en lutte pour la revendication d'une position d'énonciation légitime d'un discours sur le passé. Ainsi, dans son livre *Narrativas de la guerra sucia*, J. Corbatta articule son

étude autour de deux catégories d'écrivains qui se distingueraient non seulement par leur parcours vital et leurs choix politiques, mais encore par leurs pratiques d'écriture: « ceux qui sont partis » et « ceux qui sont restés ». Plus fondamentalement peut-être, une autre ligne de partage divise les porte-paroles de la mémoire entre ceux qui ont vécu la terreur dans leur chair ou dans la perte de leur(s) proche(s) et ceux qui n'ont pas été touchés d'aussi près.

Ces dichotomies en cascade posent, en finale, la question de l'intégration dans le champ politique d'une mémoire reconnue comme vraie et partagée par des groupes sociaux suffisamment larges, intégration nécessaire face au risque de prise de monopole sur le contenu et les formes de transmission de la mémoire. Comme le souligne Elizabeth Jelin: « La souffrance personnelle (spécialement quand elle a été vécue dans sa propre "chair" ou à partir de liens de parenté, de sang) peut devenir pour beaucoup l'élément déterminant de la légitimité et de la vérité. Paradoxalement, si la légitimité sociale pour exprimer la mémoire collective est socialement assignée à ceux qui ont eu une expérience personnelle de souffrance corporelle, cette autorité symbolique peut facilement déraiper (consciemment ou inconsciemment) vers une revendication du monopole du sens et du contenu de la mémoire et de la vérité. » (Jelin, 95)

Face à ce risque, existe le danger opposé: celui d'une répétition ritualisée de la douleur qui demeure sans élaboration sym-

³ Cf. l'analyse d'Izaguirre (37 – 44) selon laquelle la « défaite » constitue « une accumulation de ruptures de relations sociales » (37).

bolique, où les victimes se sentent isolées, sans qu'un travail social soit entrepris, ni même rendu possible (Jelin, 96).

Le problème de la juridisation

Il semble clair qu'en Argentine, la problématique de la mémoire est intimement liée à une demande de justice qui s'est incarnée d'abord dans des groupes comme celui des Mères de la place de Mai, dans les associations luttant pour la reconnaissance des droits de l'homme et enfin dans un processus institutionnel dont j'ai rappelé les principales étapes. Le jugement des militaires, même suspendu, voire avorté, reste une expérience forte dans la voie de la constitution d'une réponse institutionnelle à cette demande de justice (voir Vezzetti). Mais en même temps, il convient de remarquer, avec González Bombal, que l'accent mis sur « la conception du sujet universel de droits, contenue dans la doctrine juridique, est celle d'un sujet abstrait, non situé historiquement, existentiellement, ni politiquement. [...] le droit restitue la condition humaine à la victime en tant que telle, mais il le fait au prix de son abstraction comme sujet humain concret. Le résultat fut que la reconnaissance de la priorité du droit inhiba une revendication absolue des conceptions particulières du bien » (Inés González Bombal, citée par Sonderéguer, 110). Or, fait remarquer Sonderéguer, justement, « ce débat autour des conceptions particulières du bien configure, dans la mémoire collective, l'espérance face au futur ». (Sonderéguer, 111)

L'ÉCRITURE DE LA MÉMOIRE DANS LA LITTÉRATURE

Par rapport aux trois axes conflictuels que je viens brièvement d'évoquer, il convient maintenant de situer l'apport propre de la production littéraire. En effet, la littérature me semble occuper une position stratégique dans ce travail de la mémoire traversé de tensions, puisqu'elle situe au cœur de son propre exercice les questions qui découlent des trois problèmes que nous avons posés. Je les reprends une à une.

Premièrement, s'il est vrai, comme l'affirme Ricœur, qu'il n'y a pas de mémoire partageable en dehors de sa mise en récit, quel type de récit sera le plus à même de la transmettre et de l'explorer?

Deuxièmement, si la mémoire est étroitement liée à l'expérience de ceux qui ont vécu la terreur mais implique en même temps un dépassement et une transmission plus large et plus ouverte de cette expérience, ce dépassement ne pourrait-il être opéré précisément par les mécanismes d'identification et de distanciation inhérents à la réception des récits testimoniaux et plus largement des textes littéraires?

Enfin, si la juridisation à outrance fait courir le risque d'une mise entre parenthèses des histoires singulières qui se sont élaborées en fonction d'une conception du bien elle aussi singulière, la littérature ne permet-elle pas, précisément par son ancrage radicalement subjectif, une exploration de ces singularités ainsi que leur confrontation?

Si nous considérons à présent un panorama de la poésie et du roman argentins des trois dernières décennies du xx^e siècle, nous constatons qu'en effet ces questions traversent de part en part la production littéraire qui s'attache à la transmission de la mémoire de la *guerra sucia*. Reprenant et élargissant la distinction opérée par Alberto Giordano pour la littérature autobiographique de cette période, l'on peut différencier deux types d'écriture de la mémoire, que je voudrais ici définir à grands traits, consciente du caractère quelque peu sommaire de cette catégorisation. D'une part, il y a ce que Giordano appelle « les rhétoriques de la mémoire » : « stratégies discursives à travers lesquelles la narration prétend construire la vie d'un sujet comme une histoire avec un sens et une valeur inéquivoques, en se laissant orienter par le pouvoir de persuasion de différentes codifications culturelles. Par les rhétoriques de la mémoire, par les tentatives de s'appropriier le passé avec une intentionnalité esthétique et idéologique définie, les narrations autobiographiques construisent des images du sujet qui se remémore (images génériques, politiques, artistiques) pour le rendre présentable selon les paramètres de visibilité sociale établis à l'intérieur du champ culturel dans lequel il écrit » (Giordano, 114). D'autre part, le second type d'écriture de la mémoire est ce que Giordano appelle « l'écriture des souvenirs » : « Cette forme problématise et même décompose les images subjectives que construisent les rhétoriques de la mémoire pour satisfaire les demandes de visibilité qui proviennent des autres. On

écrit les souvenirs, ou plutôt, on laisse les souvenirs s'écrire, pour suspendre la pulsion réactive visant à dominer le passé et pouvoir s'approcher du mystère de son oubli et de sa persistance ». (id.)

Une bonne part de la littérature considérée ici apparaît sous le signe des « rhétoriques de la mémoire ». La production des années septante, tout spécialement, est marquée par un pacte réaliste et une urgence idéologique et éthique qui réduisent considérablement la polysémie littéraire. *El libro de Manuel* (1973) de Cortázar, pour le roman, et *Hechos y relaciones* (1980) de Gelman, pour la poésie, sont des exemples significatifs de cette tendance, et cela d'autant plus qu'ils apparaissent chez des auteurs qui semblaient attachés à l'exploration formelle dans leurs œuvres antérieures. L'explosion du récit testimonial et du roman testimonial qui a lieu principalement dans les années quatre-vingt et se prolonge dans les années nonante, se situe dans la même ligne. Certes, les thèmes et les énonciateurs varient au fil du temps. Ainsi, la dernière décennie du siècle peut se caractériser, d'une part, par la publication de récits autobiographiques émanant de membres proches ou de personnes ayant appartenu aux juntas militaires, et d'autre part, par l'émergence d'un thème nouveau, de plus en plus prégnant à mesure que l'on avance vers la fin du siècle : celui de la filiation spoliée⁴.

Dès le début des années quatre-vingt, cependant, divers écrivains provoquent une brèche dans le pacte réaliste que je viens d'évoquer. Ils renouent avec l'expé-

⁴ Cf. par exemple le roman d'Elsa Osorio, *A veinte años, Luz*, traduit en français sous le titre *Luz ou le temps sauvage*, Métailié. Pour des exemples de littérature testimoniale, voir la bibliographie établie par Altekrüger.

rimentalisme formel et s'attachent à explorer les méandres de la mémoire et de l'oubli. Trois romans publiés en 1980 sont spécialement caractéristiques de cette « écriture des souvenirs » qui s'inscrit en contrepoint à la tendance dominante : il s'agit de *Respiración artificial* (Respiration artificielle) de Ricardo Piglia, *Nadie nada nunca* (Personne rien jamais) de Juan José Saer et *Maldición eterna a quien lea estas páginas* (Malédiction éternelle à qui lira ces pages) de Manuel Puig. Ces trois œuvres ne sont pas écrites dans la perspective de livrer le contenu d'une expérience articulée dans une linéarité rassurante quoique tragique. Elles se définissent toutes trois par leur caractère exploratoire, que ce soit du point de vue formel ou du point de vue du traitement de la mémoire de la *guerra sucia*. Sous les traits du protagoniste amnésique de *Malédiction*, par exemple, s'ébauche le portrait désenchanté d'un militant vieilli dont la mémoire perdue a partie liée avec le poids écrasant d'une culpabilité inavouée ; sa volonté de maintenir dans le présent un rapport de force dominant/dominé souligne l'ambiguïté de la lutte armée des organisations révolutionnaires. Dans *Respiration artificielle*, c'est le labyrinthe de l'histoire argentine (de la dictature de Rosas au spectre d'Hitler) qui offre au lecteur un kaléidoscope avec lequel recomposer le cauchemar du présent (le livre commence en avril 1976, soit un mois après le putsch). Celui-ci ne s'écrit pas d'une seule voix, mais on le déchiffre comme une « archive [...], [un] palimpseste, [une] énigme policière qui réunit divers niveaux chif-

frés avec l'intention d'effacer les pistes » (Corbatta, 52). Quant au troisième roman cité, *Personne rien jamais*, il explore la contamination de toute la société par une violence scellée par le non-dit et l'angoisse. L'évocation de la *guerra sucia* est indirecte puisque les meurtres qui scandent le récit sont ceux de chevaux. En contrepoint aux cadavres d'animaux retrouvés dépecés avec une sauvagerie inouïe, sont évoqués les agissements du commissaire-bourreau (qui sera lui aussi assassiné) et les déplacements d'une bande de jeunes guérilleros. Ce roman ne traite pas à proprement parler de la mémoire comme écriture du passé : il s'attache plutôt à exprimer les états de semi-conscience d'une série de personnages murés dans la solitude et dont les actes quotidiens sont livrés à l'absurde, dont la négativité est signalée dès le titre. C'est dans les romans suivants que le thème de la mémoire va devenir dominant chez Saer. Plutôt que de nous livrer à une liste nécessairement lacunaire, redondante par rapport à la bibliographie existante et de toute façon fastidieuse d'autres œuvres typiques de « l'écriture des souvenirs », je voudrais terminer cet exposé par un gros plan sur la production romanesque de Saer qui en est sans doute un des représentants les plus importants.

En 1983, Saer publie *El entenado* (L'ancêtre), qui semble rompre avec la ligne amorcée dans le roman précédent. L'action se déroule au début du XVI^e siècle et réécrit l'histoire de la première expédition espagnole au río de la Plata. Tous les membres de l'expédition sont tués par des Indiens anthropophages lors du

débarquement, à l'exception du mousse qui va vivre durant dix ans avec cette tribu, avant de réintégrer la « civilisation ». De retour en Espagne, il rédige ses mémoires, le récit que constitue le roman, presque soixante ans après les faits. Peu de rapports — apparemment — avec la mémoire de la *guerra sucia*. Et pourtant... Nombre de pages sont consacrées à une longue méditation aux résonances borgésiennes sur la mémoire et ses pièges, sa ressemblance secrète avec les rêves (Saer, 1983, 191), son caractère fragile voire évanescent qui vient comme éroder, mais sans y parvenir, l'obscur et irrépensible désir d'inscrire sur le papier les souvenirs liés à une tribu entre-temps exterminée par les colonisateurs espagnols et de la mémoire de laquelle le narrateur se sent le dernier dépositaire: pour celui-ci, le rite quotidien de l'écriture devient « l'unique acte qui pouvait justifier ma vie » (Saer, 1983, 127) et déploie « ces moments [...] qui soutiennent, chaque nuit, la main qui pousse la plume, lui faisant tracer, au nom de ceux qui, définitivement se sont perdus, ces signes qui recherchent, incertains, leur perduration » (Saer, 1983, 147, c'est moi qui souligne). Comment ne pas interpréter ce roman, publié précisément en 1983, comme une allégorie des disparus des années septante? La *guerra sucia* s'insère ainsi implicitement dans une série historique où l'extermination a tenu lieu de méthode de pacification et dont les étapes principales seraient la Conquête espagnole du XVI^e siècle, la Campagne du désert du XIX^e siècle et finalement la terreur d'État du XX^e siècle. Loin de tout manichéisme simplificateur,

ce roman de Saer cherche à montrer la mémoire au travail dans son effort de récupération d'une altérité annihilée, à la fois dans l'espace et le temps.

Glosa (Glose), roman suivant de Saer publié en 1986, approfondit cette quête sur la nature du travail de la mémoire. S'y entrecroisent deux plans temporels: le premier, situé en 1961, relate la rencontre de deux amis en rue, qui évoquent une fête à laquelle ils n'ont pas participé (ce qui donne à Saer l'opportunité de développer une nouvelle fois des réflexions épistémologiques sur les aléas de la transmission de l'expérience d'autrui): le second plan temporel, situé en 1979, reprend les deux mêmes personnages, mais l'un est désormais exilé à Stockholm et l'autre, après plusieurs années de vie dans la clandestinité, est décédé, après s'être vu dans l'obligation de prendre une pilule de poison pour éviter de livrer à ceux qui venaient le séquestrer des données compromettantes au sujet de l'organisation révolutionnaire à laquelle il appartenait. L'arrière-fond politique est ici plus clairement évoqué avec ses implications sociales puisque, selon Corbatta, c'est bien la différence sociale qui explique la différence de destin: l'un a pu, grâce à ses relations, sortir d'Argentine, tandis que l'autre est doublement victime et de la répression militaire et du mode d'organisation autoritaire de sa propre organisation révolutionnaire.

En 1993, Saer publie *Lo imborrable* (L'ineffaçable), un roman où sont analysés les ravages laissés par la terreur d'État dans les relations sociales et familiales. Le

protagoniste, un écrivain appelé Tomatis, tente à grand-peine d'émerger d'une dépression où il a sombré après un divorce motivé, entre autres, par la collusion de sa femme avec les militaires et le type de société néolibérale que ceux-ci mettent en place. Les traces de l'expérience répressive toujours en cours (l'action est située en 1980) s'expriment dans le détournement du langage quotidien, dominé par des euphémismes⁵ et des métaphores douteuses, et dans le comportement pathologique de différents personnages affectés de tics, manies et obsessions qui renvoient tous à une expérience que la culture ambiante, « dysneylandisée », superficielle et aseptisée, se refuse à thématiser.

Enfin, dans *La pesquisa* (L'enquête, 1994), apparaissent une nouvelle fois les personnages familiers de l'univers de Saer (l'écrivain Tomatis, les jumeaux dont l'un est le narrateur et l'autre est mort, « disparu », avec sa maîtresse, etc.). L'intrigue se déploie sur un double plan spatio-temporel. D'une part, un des jumeaux, Pichón, émigré en France, raconte une enquête menée à Paris pour démasquer le « serial killer » qui a tué un peu moins d'une trentaine de petites vieilles, à l'approche de Noël; d'autre part, ce récit est raconté dans un bar de la province argentine où se retrouvent les amis de toujours. La dictature semble lointaine, mais c'est bien elle qui fait planer une ombre sur le groupe: la disparition d'El Gato et Elisa, quelques années auparavant. *L'enquête* avance d'un cran dans le problème de la représentabilité de l'horreur. Déjà dans les romans antérieurs, nous avons vu comment l'auteur choisissait plus volon-

tiers des modes de représentation indirecte (l'allégorie animale ou historique). Cette fois, les meurtres barbares commis par un policier dans un quartier de Paris qui semble presque en état de siège, renvoient à une autre enquête qui, elle, ne sera jamais menée. Qui a tué El Gato et Elisa? Où sont leurs corps? Quelle justice sera rendue pour ces crimes? Quel rôle le frère du disparu aurait-il pu jouer s'il était revenu d'Europe? Autant de questions qui s'ouvrent sur la béance d'une ellipse: le roman se refuse à narrativiser et fictionnaliser cette double mort, ce qui est sans doute, pour l'auteur, une manière radicale de rendre un hommage silencieux aux victimes tout en faisant surgir les questions qui précèdent comme un cri sans réponse, traduisant par là l'impact d'un refoulement encore largement vécu par la société argentine. De plus, le roman ouvre quelques pistes de compréhension du « Proceso » en établissant par ailleurs des rapports implicites entre les variantes totalitaires du rationalisme européen (nazisme et communisme) et l'idéologie des juntas au pouvoir dans les années septante.

Ces divers éléments d'analyse requerraient de toute évidence un plus long développement. Mais, j'espère, par ce bref parcours dans l'œuvre romanesque de Saer des années quatre-vingt et nonante, avoir montré comment ses récits mettent en évidence les lignes de force qui traversent le champ social et culturel argentin, divisé « entre une volonté de se souvenir et un effort pour oublier ». Dans les romans mentionnés, on voit s'exprimer les axes conflictuels autour desquels

⁵ Cf. par exemple l'expression « tener problemas » (avoir des problèmes) (17-18).

se construit aujourd'hui la revendication pour la mémoire : le débat entre ceux qui sont restés au pays et ceux qui sont partis, le problème de la représentation de la douleur et de la monopolisation du sens, le problème à la fois éthique et épistémologique de la légitimité d'un discours sur le passé récent et plus lointain de l'Argentine. L'apport propre d'une œuvre littéraire comme celle de Saer me semble résider dans le fait que, contrairement à un discours de nature historiographique ou politique, elle se donne pour vocation d'explorer les fractures qui divisent la société argentine plutôt que de les suturer et participe ainsi à la construction d'une mémoire conçue comme pratique sociale et comme travail sujet aux conflits de sens. ■

Bibliographie

Bergero, Adriana J. y Fernando Reati ed. (1997), *Memoria colectiva y políticas de olvido. Argentina y Uruguay, 1970-1990*, Rosario, Beatriz Viterbo Editora. (Cf. articles de M. Pianca, Bergero, Reati, etc.)

Corbatta, Jorgelina (1999), *Narrativas de la Guerra Sucia en Argentina*, Buenos Aires, Corregidor.

Izaguirre, Inés (1992), *Los desaparecidos: recuperación de una identidad expropiada*, Buenos Aires, UBA.

« Políticas y poéticas de la memoria en Argentina », dossier publié dans *Iberoamericana* (Volume I, n° 1, 2000). (Cf. articles de P. Altekruiger, A. Giordano, E. Jelin, M. Sonderreguer, H. Vezzetti.)

Rock, David (1988), *Argentina 1516-1987. Desde la colonización española hasta Raúl Alfonsín*, Madrid, Alianza Ed., 1988.